

## Se souvenir de demain : réflexions sur l'édification des mémoires collectives au Canada-Uni

Michel Ducharme

Volume 7, Number 1, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024221ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024221ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ducharme, M. (2006). Se souvenir de demain : réflexions sur l'édification des mémoires collectives au Canada-Uni. *Mens*, 7(1), 9–46.

<https://doi.org/10.7202/1024221ar>

Article abstract

Both English and French Canadians focussed on the present rather than the past in composing works of history in the second third of the 19th century and in dealing with the past in works of fiction. The historical memory they created and transmitted was tied to the emergence of new identities in British North America and to a collective desire to exist independently from the Other, whoever that may be. This memory first and foremost served as a justification of the present and a programme for the future in which the past was used as a discursive alibi. This article reveals the essentially ideological nature of memory in 19th century Canada.

## ARTICLES

# SE SOUVENIR DE DEMAIN : RÉFLEXIONS SUR L'ÉDIFICATION DES MÉMOIRES COLLECTIVES AU CANADA-UNI<sup>1</sup>

Michel Ducharme  
Département d'histoire  
University of British Columbia

*« Who controls the past controls the future:  
who controls the present controls the past. »*

George Orwell, 1984

### Résumé

Lorsque les Canadiens, français et anglais, se mettent à l'écriture d'œuvres historiques dans le deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle ou encore lorsqu'ils rendent compte du passé à l'intérieur d'œuvres littéraires, ils ne regardent pas le passé mais contemplent le présent. La mémoire, qui est alors créée et transmise, répond d'abord et avant tout aux impératifs reliés à l'émergence de nouvelles identités en Amérique du Nord britannique, d'une volonté collective d'exister indépendamment de l'Autre (quel qu'il soit). Cette mémoire constitue d'abord et avant tout une justification du présent et un programme pour l'avenir où le passé sert essentiellement d'alibi discursif. Cet article met en lumière l'aspect essentiellement idéologique de la mémoire construite au Canada à cette époque.

### Abstract

*Both English and French Canadians focussed on the present rather than the past in composing works of history in the second third of the 19<sup>th</sup> century and in dealing with the past in works of fiction. The historical memory they created and transmitted was tied to the emergence of new identities in British North America and to a collective desire to exist independently from the Other, whoever that may be. This memory first and foremost served as a justification of the present and a programme for the future in which the past was used as a discursive alibi. This article reveals the essentially ideological nature of memory in 19<sup>th</sup> century Canada.*

Lorsque lord Durham affirme en janvier 1839 que les Canadiens français forment « a people with no history, and no literature<sup>2</sup> », il a « littéralement » plus ou moins raison. Certes, les siècles précédents ont légué à la postérité quelques récits de voyage, de la correspondance et des mémoires. Quelques morceaux poétiques épars circulent également dans la colonie avant les rébellions, essentiellement dans les journaux<sup>3</sup>. Enfin, quelques pièces de théâtre sont écrites. Si certaines se présentent comme des comédies, pensons à *Colas et Colinette* ou *Le bailli dupé* (1788), à *L'Anglomanie* ou *Le dîner de l'Anglaise* (1802) et à l'opéra *Lucas et Cécile* (1808) de Joseph Quesnel ou encore à *Griphon* ou *La vengeance d'un valet* (1837) de Pierre Petitclair, d'autres ont des implications clairement politiques, pensons aux *Comédies du statu quo* (1834)<sup>4</sup>. Il faut toutefois reconnaître que les deux premiers romans et le premier livre d'histoire canadiens-français datent de 1837. C'est effectivement cette année-là que paraissent *Les révélations du crime, ou, Cambrai et ses complices : chroniques canadiennes de 1834* de François-Réal Angers et *L'influence d'un livre : roman historique* de Philippe Aubert de Gaspé fils. C'est également en 1837 que Michel Bibaud publie une première compilation de sources historiques intitulée *Histoire du Canada sous la domination fran-*

çaise<sup>5</sup>. Néanmoins, c'est François-Xavier Garneau qui rédige le premier véritable livre d'histoire canadienne-française, *Histoire du Canada depuis la découverte jusqu'à nos jours*, qui est publié entre 1845 et 1852. Garneau peut alors revendiquer l'honneur d'être le premier historien canadien-français et ce, à double titre. D'une part, au lieu de préparer une compilation de sources à l'instar de Bibaud, il rédige la première histoire du Canada publiée en français. D'autre part, il participe, de par son œuvre programmatique, à la création de la nation canadienne-française, une identité nationale culturelle qui remplace l'identité civique véhiculée par les Patriotes durant les années 1830<sup>6</sup>.

Le sévère jugement de lord Durham, si tant est que cette phrase doive être entendue au sens littéral<sup>7</sup>, perd néanmoins de sa crédibilité du fait que, côté « histoire et littérature », les Canadiens anglais<sup>8</sup> ne sont pas vraiment mieux pourvus<sup>9</sup>. Le premier roman « original » publié au Haut-Canada, *St. Ursula's Convent or The Nun of Canada: Containing Scenes from Real Life*, date de 1824. Il est l'œuvre de Julia Catherine Beckwith Hart. Cette dernière, originaire du Nouveau-Brunswick, habite Kingston (Haut-Canada) de 1820 à 1825. Son roman est alors la première œuvre romanesque produite par un habitant né dans les colonies de l'Amérique du Nord britannique. Il faut ensuite attendre 1832 pour que paraisse le premier roman écrit par un Haut-Canadien, *Wacousta or The Prophecy. A Tale of the Canadas*, encore que ce roman, œuvre de John Richardson, ait d'abord été publié à Londres, là où habite son auteur. Ce dernier, s'il est né au Haut-Canada, a quitté la colonie après avoir participé à la Guerre de 1812. Il a passé la majeure partie de sa vie dans l'armée britannique. Il ne revient dans les Canadas qu'en 1837, à la faveur des rébellions. Quant aux autres ouvrages qui sont parus dans la colonie avant 1840 ou qui la

concernent, ils sont en majorité le fruit du travail de visiteurs ou d'immigrants britanniques.

Parallèlement, les Canadiens anglais n'ont guère plus d'histoire que les Canadiens français. D'une part, si nous prenons le mot dans le sens d'une existence passée, il faut reconnaître que leur histoire ne remonte qu'à 1759-1760 dans le cas du Bas-Canada et à 1784 dans le cas du Haut-Canada. D'autre part, il n'y a pas plus de livres d'histoire écrits en anglais avant 1840 qu'il n'y en a en français, hormis une compilation de sources produite par William Smith en 1815 et publiée en 1826<sup>10</sup>. Ainsi, Anna Brownell Jameson, la femme du procureur-général du Haut-Canada entre 1833 et 1837, n'a pas tort lorsqu'elle affirme, lors de sa visite dans la colonie en 1836, que « in Canada hope must play the part of memory [...] »<sup>11</sup>. En fait, il faut attendre les œuvres de Robert Christie, *A History of the Late Province of Lower Canada* (1848-1855), et de John Mercier McMullen, *The History of Canada from Its First Discovery to the Present Time* (1855), pour que la conscience historique canadienne (anglaise)<sup>12</sup> se développe indépendamment de la conscience historique britannique<sup>13</sup>.

Le développement de la littérature et de l'historiographie après 1840, aussi bien au Canada français qu'au Canada anglais, entraîne l'apparition de deux mémoires collectives distinctes. Certes, il est de mise de nos jours de faire une distinction (parfois même une opposition) entre histoire et mémoire. Cette distinction suit plus ou moins les contours de la profession historique. L'histoire se définirait comme le résultat d'une « activité scientifique » professionnelle. Elle serait le fruit d'une rationalisation de l'expérience telle qu'entrevue dans les sources. La mémoire est plutôt perçue comme relevant de l'amateurisme parce que reposant sur le vécu des gens et leur héritage<sup>14</sup>. L'histoire posséderait une volonté de respecter le passé, un souci de véracité, alors que la mémoire

s'intéresserait au présent. L'histoire tendrait vers l'objectivité, la mémoire assumerait sa propre subjectivité. La première étudierait le passé en lui-même pour le comprendre alors que la seconde s'en servirait pour légitimer le présent. Bref, comme le dit Pierre Nora, « la mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque<sup>15</sup> ». Si cette distinction, qui ne fait pas nécessairement l'unanimité auprès des historiens, peut avoir une quelconque utilité de nos jours, elle n'apporte rien à l'étude de l'émergence de la mémoire au Canada-Uni. Les histoires qui sont écrites au XIX<sup>e</sup> siècle le sont par des amateurs qui nourrissent ouvertement des objectifs politiques qu'ils exposent généralement dans la préface de leurs œuvres. Il n'y a donc pas d'opposition entre histoire et mémoire au XIX<sup>e</sup> siècle puisque la première participe consciemment et volontairement à la création d'une mémoire collective, de concert avec la littérature.

Au Canada-Uni, l'émergence de la mémoire, telle que construite à travers l'histoire et la littérature, s'inscrit dans le mouvement général de définition identitaire qui survient après les rébellions de 1837. Les changements politiques, économiques et sociaux qui suivent les rébellions entraînent la formation et le développement d'identités nouvelles. Ces dernières prennent ou prendront dans un avenir plus ou moins rapproché la forme d'identités nationales. Les architectes de ces nouvelles identités nationales cherchent à leur donner une légitimité. Puisqu'ils ne peuvent la trouver dans l'ordre présent, ils tâchent de leur conférer une légitimité provenant du passé. Ils créent alors une mémoire qui participe à donner à la nation ses contours<sup>16</sup>. Les identités nationales canadiennes qui émergent à ce moment trouvent donc une raison d'exister grâce à la mémoire qui leur donne sens<sup>17</sup>.

Ainsi, lorsque les Canadiens, français ou anglais, rendent compte du passé à l'intérieur d'œuvres littéraires fictives

ou encore lorsqu'ils se mettent à l'écriture d'œuvres historiques, ils participent à la construction d'une mémoire. Ils ne regardent pas le passé, mais contemplent le présent. La mémoire, qui est créée et transmise, répond d'abord et avant tout aux impératifs reliés à l'émergence des nouvelles identités en gestation en Amérique du Nord britannique, d'une volonté collective d'exister indépendamment de l'Autre (quel qu'il soit). Le passé ne sert pas à déterminer d'où on vient, mais plutôt à légitimer où on va. Cette mémoire constitue d'abord et avant tout une justification du présent et un programme pour l'avenir où le passé sert essentiellement d'alibi discursif. Le processus de la construction des mémoires collectives canadienne-française et canadienne (anglaise) repose donc sur une volonté d'asseoir les identités en émergence sur des bases historiques, eu égard au passé comme tel.

L'article qui suit vise à mettre en lumière, à partir de certaines œuvres littéraires et historiques importantes, les conditions dans lesquelles ces mémoires collectives ont été figées par l'écrit. Il vise à démontrer que, pour différentes, les mémoires canadienne-française et canadienne (anglaise) n'en sont pas moins issues d'un même processus, d'un même questionnement, d'un même objectif<sup>18</sup>. La différence entre les deux mémoires repose sur la manière particulière de penser la nation, et non sur un rapport différent au passé.

## **Le Bas-Canada ou Construire la nation**

### *La période républicaine*

Selon les plus récentes interprétations, les Patriotes du Bas-Canada, avant les rébellions, se seraient préoccupés, pour l'essentiel, de réformes politiques dans un sens républicain. Ils rejettent la primauté donnée à l'accumulation de la propriété et à la sécurité pour promouvoir un idéal d'égalité. Ils

refusent de voir le commerce comme le fondement de la richesse collective et rêvent d'une société formée de petits producteurs indépendants. Ils s'opposent à l'éthique de l'accumulation des biens pour proposer une éthique de la vertu, de la frugalité et de la simplicité aussi bien dans la sphère privée que dans la sphère publique. Ils refusent de reconnaître la souveraineté parlementaire pour réclamer le respect de la souveraineté du peuple. Enfin, ils rejettent le cadre colonial ainsi que les institutions britanniques pour réclamer des institutions républicaines<sup>19</sup>. Ce discours, il faut bien le comprendre, est en rupture avec l'ensemble du passé canadien. Le programme patriote veut refonder la société bas-canadienne sur de nouvelles bases. Il n'est donc guère surprenant dans ce contexte que les quelques écrits poétiques et prosaïques datant de cette époque ne possèdent généralement aucune profondeur mémorielle : le passé ne peut fournir aucune légitimité au programme patriote<sup>20</sup>. L'actualité (Louis-Joseph Papineau, le choléra et le massacre de mai 1832) et les principes (liberté, égalité) priment sur le passé et les leçons de l'expérience<sup>21</sup>.

Il n'est pas question de nier la présence de figures historiques ou le rappel de moments importants de l'histoire canadienne dans les écrits pré-rébellions. Néanmoins, il faut reconnaître que les héros auxquels les auteurs font quelquefois appel s'insèrent dans le contexte du conflit politique qui marque la décennie. Ces héros représentent le courage, la vaillance et la victoire. Pierre Le Moyne d'Iberville (1661-1706) et Charles-Michel d'Armand de Salaberry (1778-1829) sont les deux héros dont le souvenir est rappelé le plus souvent alors que Carillon (1758), souvent jumelé à Châteauguay (1812), est le symbole de la victoire française et/ou canadienne<sup>22</sup>. Étant donné que le projet des Patriotes est essentiellement civique (et non culturel<sup>23</sup>), l'appel à l'héritage français ne se



teinte généralement pas de regret. Il y a fierté, sans servilité ni exaltation, d'un âge d'or révolu<sup>24</sup>. Quant à la Conquête, elle n'apparaît pas comme un événement cataclysmique. Wolfe et Montcalm partagent souvent les mêmes traits. En fait, de cet événement, il ne reste que l'amertume face à la politique mesquine de la France qui a lâchement abandonné les Canadiens<sup>25</sup>.

C'est la politique contemporaine (et non le passé culturel) qui est omniprésente dans les écrits de la décennie 1830. Cette obsession du présent se poursuit dans la décennie suivante : le martyr et l'exil apparaissent alors comme deux thèmes centraux dans les écrits de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, de Romuald Cherrier, de Joseph-Guillaume Barthe, d'Antoine Gérin-Lajoie et de François-Xavier Garneau<sup>26</sup>.

### *La période nationaliste*

L'échec des rébellions marque le déclin de l'identité civique patriote basée sur un programme politique républicain. Bien que cette identité ne disparaisse pas de la scène publique avant la Confédération puisqu'elle est reprise par les Rouges, elle cesse de dominer la vie intellectuelle canadienne-française. L'échec de 1837 et le déclin de l'identité patriote se vivent dans une atmosphère de deuil collectif. Nous retrouvons une obsession de la mort dans nombre de pièces poétiques telles *Le Huron et son chant de mort* (1840) de Joseph Lenoir, *La Mort d'un enfant* (1840) de Barthe, *Le dernier Huron* (1840) et *Le Vieux Chêne* (1841) de Garneau. Le vide causé par l'échec patriote engendre un processus de redéfinition identitaire qui prend dix ans environ à se concrétiser. De ce processus émerge une nouvelle identité dominante : l'identité nationale canadienne-française.

Il est ironique de constater qu'en incluant dans son *Report on the Affairs of British North America* (1839) un plaidoyer pour l'assimilation linguistique des Canadiens français, lord

Durham donne aux Canadiens d'expression française, sans le savoir ni le vouloir, une cause autour de laquelle ils peuvent se rallier à la suite des rébellions. En ce sens et de manière paradoxale, le rapport du célèbre lord anglais sert de catalyseur, plus que l'auteur ne l'aurait sans doute souhaité, à la création de la nation canadienne-française. Il encourage indirectement les Canadiens français à s'unir autour du nouveau programme politique que sera le nationalisme canadien-français. Puisque c'est la survie culturelle des Canadiens français qui semble menacée à ce moment, ces derniers vont tâcher, dès 1840, de légitimer par tous les moyens possibles leur existence comme groupe culturel autonome vis-à-vis des Canadiens anglais (les autres coloniaux) et des Britanniques (les métropolitains). C'est donc autour de cette question que l'historiographie canadienne-française se structure dès le début de la décennie 1840.

À l'identité patriote (politique) succède donc progressivement une identité canadienne-française (culturelle). Cette nation canadienne-française se définit par sa langue, sa religion, son droit, ses institutions sociales particulières ainsi que ses institutions parlementaires britanniques<sup>27</sup>. Cette nouvelle identité ne possède toutefois aucune légitimité immédiate. Si elle a coexisté aux côtés de l'identité patriote dans la décennie 1830, étant défendue par Étienne Parent<sup>28</sup>, elle est demeurée marginale jusqu'aux rébellions de 1837-1838. Pour justifier cette nouvelle identité et solidifier ses bases, il devient essentiel de lui donner une légitimité provenant du passé.

D'abord, il est question de relativiser l'importance accordée à la Guerre de 1812. Certes, les Canadiens français continuent à se servir de cet événement pour contrecarrer les dénonciations de leurs adversaires concernant leur loyauté durant les années 1840-1850. Néanmoins, la guerre anglo-américaine devient aussi pour un temps le symbole de la du-

plicité des Britanniques. Par exemple, Barthe écrit en 1842 : « À Châteauguay le sang des braves / A-t-il été prostitué ? » Un auteur inconnu regrette, de son côté, que cette victoire ait « appesanti le joug de la couronne<sup>29</sup> ».

Ensuite, la nouvelle identité nationale, basée sur la culture, a besoin d'un mythe fondateur. L'établissement de ce mythe apparaît comme un geste fondamental pour le développement national puisque, comme le dit Gérard Bouchard, le mythe constitue

une utopie inversée, c'est-à-dire une vision du monde qui se projette (ou feint de se projeter) non pas dans l'avenir mais dans le passé et qui, au lieu de s'exprimer dans la pure fiction, entend s'incarner dans des événements et des personnages historiques donnés comme véridiques. Ces derniers, pris à témoin, sanctionnent en quelque sorte les contenus du mythe en lui procurant un fondement empirique, en quoi il diffère de l'utopie. Mais, à l'image de l'utopie, le mythe fondateur demeure porteur d'une valeur, d'un idéal, d'une espérance, ce qui le distingue cette fois de la plupart des énoncés de la science historique en tant que connaissance positive. Car le mythe fondateur appartient à la fois au rêve et à la réalité<sup>30</sup>.

La définition du mythe permet à la fois l'expression et la légitimation du nouvel ordre en émergence. Elle justifie l'identité canadienne-française après 1840 en reconduisant sa genèse dans le passé. C'est finalement la Conquête qui devient le mythe fondateur.

Jusqu'aux années 1830, la Conquête avait généralement été considérée comme un événement positif. Pour M<sup>gr</sup> Octave Plessis, elle avait été providentielle en ce qu'elle avait permis au Canada de ne pas vivre les affres de la Révolution française<sup>31</sup>. Pour d'autres, comme Pierre Bédard, le premier réformiste canadien, et le jeune Louis-Joseph Papineau, l'ora-

teur de l'Assemblée législative, elle s'était avérée positive parce qu'elle avait entraîné l'implantation d'institutions libres<sup>32</sup>. La crise des années 1830 et plus encore les rébellions ont néanmoins contribué à relativiser les bienfaits de la Conquête, sans toutefois discréditer totalement l'héritage britannique qui l'a accompagnée. Ainsi, à partir des années 1840, il est possible de donner une dimension nationale canadienne-française mythique à l'événement.

La transformation du simple événement historique en un mythe fondateur se fait assez rapidement. Garneau fait le travail de repérage. Avant de couronner l'événement d'une auréole nationale, il tourne autour en tâchant d'en saisir les implications et la signification. Il y a d'abord le présage de la défaite dans *Louise. Une légende canadienne* (1840). Dans ce poème, le héros canadien, Édouard de Chambly, meurt malgré la victoire française de la Monongahéla sur les troupes anglaises du général Braddock (1755). Puis vient le regret face à la victoire sans lendemain du chevalier de Lévis en avril 1760 dans *Le Vieux Chêne* (1841).

Garneau est accompagné dans ce travail par d'autres Canadiens français qui font aussi de la Conquête l'événement clé de leur histoire nationale. Par exemple, dans le poème *Une page d'histoire du Canada* (1843), Thomas-Jean-Jacques Loranger vante les héros français (Cartier, Champlain, Roberval, Latour, Verchères, Maisonneuve et Montcalm) et arrête sa démonstration avec la Conquête. La première tragédie canadienne-française, *Le jeune Latour* (1844) d'Antoine Gérin-Lajoie<sup>33</sup>, alors adolescent, tourne également autour de cet épisode. Elle porte sur le dilemme moral de Roger Latour, un jeune officier français stationné à Cap-du-Sable (un des derniers postes français en Acadie), lors de la Conquête de la Nouvelle-France. Son père, traître à la France, promet au gouvernement anglais le lieu tenu par son fils. Malgré les promesses du père, le jeune

officier refuse de trahir son pays. Il y a alors un débat sur la démarche à adopter : respecter son père ou respecter sa patrie. Latour fait le « bon » choix et reste fidèle à son devoir, à sa patrie. Bien que l'histoire se passe en Acadie, c'est de la chute de la Nouvelle-France dont il est question. Ainsi, dans le troisième acte, Roger se demande, en pensant à sa situation : « Que diriez-vous, héros de la Nouvelle-France ? » Il déclare finalement vouloir être à la hauteur de Cartier et de Champlain : « Héros de mon pays, je veux suivre vos pas ». Il est intéressant de noter que Gérin-Lajoie présente Champlain comme le fondateur de Québec, mais ne fait aucune mention de sa présence lors de la fondation de Port-Royal en 1604. Ainsi, malgré que l'Acadie apparaisse comme le lieu géographique de l'intrigue, ce sont la Conquête et la naissance du Canada qui sont en jeu dans cette tragédie.

C'est finalement en 1845 que la Conquête prend toute son importance dans la mémoire collective. Elle réussit à s'imposer grâce à la publication de *l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* de Garneau. À la suite de sa publication, 1759 devient l'événement significatif du passé, la charnière autour de laquelle il s'articule. L'œuvre de Garneau, par son programme, s'inscrit dans le processus de la construction de la mémoire canadienne-française. Son *Histoire* vise essentiellement à répondre à l'accusation de lord Durham en exposant l'histoire des Canadiens français et en justifiant leur survie nationale : « Il y a quelque chose de touchant et de noble à la fois à défendre la nationalité de ses pères, cet héritage sacré qu'aucun peuple, quelque dégradé qu'il fût, n'a jamais osé répudier publiquement<sup>34</sup>. » Ironiquement, Garneau donne alors raison à lord Durham en soumettant la recherche de la liberté des individus à la conservation de la nationalité (voir note 7). Quoi qu'il en soit, *l'Histoire* de Garneau participe à l'édification de l'identité canadienne-française en lui donnant

une justification dans le passé. Par la suite, la Conquête devient l'élément central dans la mémoire canadienne-française. L'action de plusieurs romans publiés après 1845 se déroule lors de la guerre de la Conquête. Philippe Aubert de Gaspé père y situe *Les Anciens Canadiens* (1863). De son côté, Napoléon Bourassa (gendre de Louis-Joseph Papineau) clôt son roman *Jacques et Marie* (1866), qui porte sur la déportation des Acadiens, par une apologie du courage des Canadiens lors de la Conquête<sup>35</sup>. *L'intendant Bigot* (1870) de Joseph Marmette se déroule également à cette époque.

Si la Conquête devient rapidement le mythe historique de la nation canadienne-française pendant la décennie 1840, la Nouvelle-France doit encore attendre quelques années avant de prendre la forme d'un âge d'or. D'une part, l'amertume face à l'abandon de la France sera longue à dissiper<sup>36</sup>. D'autre part, Garneau se montre critique par rapport à la politique adoptée par la France envers la Nouvelle-France et ce, à plusieurs égards (politique, institutionnel, religieux, économique)<sup>37</sup>. En fait, il faut attendre les années 1860 pour que l'abbé Ferland, les ultramontains et les autres conservateurs fassent de la Nouvelle-France un âge d'or révolu<sup>38</sup>.

Le rapport au passé change donc au cours de la décennie 1840 au Canada français. D'accessoire lors de la décennie 1830, puisque l'identité patriote est essentiellement politique et en rupture avec le passé, il devient essentiel dans la décennie 1840 étant donné que l'identité canadienne-française se définit par la culture. Ne trouvant pas de légitimité dans le présent pour justifier l'existence nationale, les « pères » de la nation canadienne-française en créent une dans le passé. À partir du milieu de la décennie 1840, la nouvelle identité canadienne-française a une légitimité historique. Le passé dont les Canadiens français se souviennent est vu à travers le prisme de l'identité nationale. Ni les historiens ni les littéraires ne

remettent ce cadre en question. Au niveau littéraire, l'École patriotique de Québec, fondée par l'abbé Henri-Raymond Casgrain au début de la décennie 1860, s'insère parfaitement dans ce cadre nationaliste<sup>39</sup>. Ainsi, contrairement à ce que soutient Marcel Bellavance, la nation canadienne-française ne sort pas de l'histoire après 1837<sup>40</sup>. Elle y fait plutôt son entrée.

## **Le Haut-Canada ou Enraciner la loyauté**

### *L'époque coloniale*

La société haut-canadienne du début des années 1840 est très différente de la société canadienne-française. Contrairement à celle-ci, qui est installée depuis longtemps sur les bords du Saint-Laurent, la société haut-canadienne est une société dont l'apparition est fort récente. Si la société canadienne-française est établie dans la colonie depuis plus d'un siècle, la collectivité haut-canadienne est formée essentiellement d'immigrants récemment débarqués en Amérique du Nord britannique. Alors que l'identité canadienne-française se présente comme un mélange d'héritages français (au niveau culturel) et britannique (au niveau politique), celle des premiers colons du Haut-Canada se définit comme un mélange d'influences américaine, britannique et irlandaise. Si la société canadienne-française se définit après 1837 comme une nation homogène, la société haut-canadienne est hétérogène, aussi bien au niveau ethnique qu'au niveau religieux.

Alors que l'élite canadienne-française véhicule une mémoire autour de l'idée de « la nation » (ou de la nationalité) et de la Conquête après 1840, celle du Haut-Canada développe une mémoire axée sur la notion de « loyauté ». Étant donné que cette colonie existe par la volonté de ses habitants de conserver des liens avec la Grande-Bretagne pour diverses

raisons, l'idée de loyauté va structurer autant la vie politique que la mémoire collective des Haut-Canadiens<sup>41</sup>. Le problème du Haut-Canada, c'est que la colonie est de création récente. Elle n'a pas de passé comme tel à partir duquel une mémoire peut aisément être construite. Les Haut-Canadiens doivent faire preuve d'imagination.

Certes, l'époque de la Conquête de la Nouvelle-France inspire plusieurs auteurs canadiens-anglais au XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, ces auteurs s'intéressent davantage au contexte qu'à l'événement. Ainsi, Julia Hart fait très peu référence à la Conquête dans son roman *St. Ursula's Convent*, bien qu'elle situe l'intrigue dans les dernières années du régime français et les premières du régime anglais. Le fait que Hart soit issue d'un mariage mixte (sa mère était française) explique probablement en partie son intérêt pour cette époque. Néanmoins, eu égard aux considérations personnelles, Hart n'aurait pas pu choisir une meilleure époque pour situer ses personnages et créer son chassé-croisé entre des seigneurs canadiens et des nobles français et anglais. De son côté, John Richardson situe son roman *Wacousta* en 1763. S'il fait quelques références à la Bataille des Plaines d'Abraham, il ne s'y attarde pas. En fait, il structure son récit autour de la rébellion de Pontiac dans la région des Grands Lacs, ce qui confirme l'intérêt que Richardson a toujours eu pour les Amérindiens<sup>42</sup>. Si Rosanna Leprohon situe l'intrigue de son roman *Antoinette de Mirecourt; Or, Secret Marrying and Secret Sorrowing. A Canadian Tale* peu après la Conquête, ce dernier porte sur les relations interethniques entre les Canadiens français et les Britanniques. Leprohon raconte ainsi, sur un ton moralisateur, le mariage secret qui serait survenu entre une noble canadienne et un officier anglais. Là encore, la Conquête ne sert que de toile de fond. Et il en va de même pour le roman de William Kirby intitulé *The Golden Dog: A Legend of Quebec* (1877) dont l'intrigue se dé-



roule dans les dernières années de la Nouvelle-France. Bref, la Conquête demeure généralement en arrière-plan dans ces romans.

Ce désintérêt des Canadiens anglais pour la Conquête se comprend dans la mesure où cet événement ne peut pas être récupéré pour représenter leur loyauté. Cela est d'autant plus vrai pour les Haut-Canadiens dont les premiers ancêtres arrivent dans la colonie vingt-cinq ans après la Conquête. En fait, si la victoire sur la France en 1759-1760 constitue un événement important pour l'Empire britannique, elle ne représente pas grand-chose pour les Canadiens anglais. Au mieux, la Conquête est célébrée comme une victoire pour laquelle on se félicite ou pour laquelle on honore la mémoire du général Wolfe. Même Montcalm en vient à être célébré, probablement parce qu'il a eu la « chance » de perdre la vie peu après la bataille<sup>43</sup>.

Si le Haut-Canada doit sa création à l'immigration des loyalistes après 1783, leur arrivée ne peut servir d'élément structurant de la mémoire haut-canadienne durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, puisque trop d'ambiguïtés l'entourent. Comme l'a démontré Norman Knowles, les loyalistes qui se sont installés au Haut-Canada n'étaient pas membres d'une quelconque aristocratie américaine fuyant, en état de panique, une société égalitaire. Ils étaient majoritairement pauvres et non conformistes. Plusieurs d'entre eux étaient des immigrants de fraîche date qui n'avaient pas eu le temps de s'intégrer pleinement à la société américaine<sup>44</sup>. Quant à l'identité des premiers loyalistes, elle n'était pas uniquement inspirée de valeurs britanniques. Comme l'a bien démontré Jane Errington, « the story of early Upper Canada and the development of a colonial ideology is the story of a community which consciously accepted its dual [British and American] heritage<sup>45</sup> ». Le gouverneur Frederick Haldimand

critiquait d'ailleurs les loyalistes pour leur attitude américaine au début de la décennie 1780<sup>46</sup>. En fait, les loyalistes sont rarement mentionnés dans la littérature avant la décennie 1860. J.M. Bumsted explique cette absence « largely because it did not fit (except antagonistically) into the liberal reform tradition of historical writing which came to dominate Canada by the middle of the nineteenth century<sup>47</sup> ». Sans compter qu'à cette époque, l'imaginaire haut-canadien est en grande partie formé par des immigrants britanniques, pensons à Samuel Strickland, Catharine Parr Traill, Susanna Moodie, William Kirby et Standish O'Grady, qui n'ont rien à voir avec les loyalistes.

Faute de mieux, la Guerre de 1812 devient le symbole de la loyauté canadienne durant la période précédant l'Union. Il s'agit du seul événement historique marquant de l'histoire haut-canadienne au début du XIX<sup>e</sup> siècle auquel les Haut-Canadiens ont participé. Cette guerre est rapidement interprétée comme le symbole de la loyauté des Haut-Canadiens qui auraient courageusement contribué à conserver la colonie à l'Empire en compagnie du général Isaac Brock, du lieutenant John Harvey et du chef Tecumseh. Richardson s'était d'ailleurs déjà inspiré de cet événement pour son poème *Tecumseh* (1828). Il y situe la suite de son roman *Wacousta*, publiée en 1840, sous le titre de *The Canadian Brothers; or the Prophecy Fulfilled. A Tale of the Late American War* (1840)<sup>48</sup>. Néanmoins, l'interprétation donnée à la Guerre de 1812 demeure fragile. Les Américains n'ont jamais reconnu avoir perdu la guerre alors que les Britanniques pensent qu'elle n'a servi à rien. Dans ce contexte, certains tentent de transformer l'échec des rébellions en moment fondateur<sup>49</sup>. L'épisode de 1837 relève toutefois davantage de l'actualité que de la mémoire, sans compter qu'il est trop ambigu puisque des sujets se sont effectivement soulevés. Bref, jusqu'au milieu du siècle, le Haut-

Canada est doté d'une mémoire à l'image de son identité : fragile, flexible et britannique<sup>50</sup>.

### *L'époque canadienne*

Durant les années 1850, l'idée d'une nation canadienne (anglaise) commence à émerger. Ainsi, en janvier 1851, Catharine Parr Traill, l'auteure de plusieurs ouvrages, dont *The Backwoods of Canada* (1836) et *Canadian Crusoes* (1852), perçoit clairement que « a new race [is] springing up around us, nothing remains as it was; even we ourselves are not what we were [...]»<sup>51</sup> ». En 1855, John Mercier McMullen ne cache pas son intention de participer à l'édification d'une identité nationale canadienne (anglaise) dans la préface de son *History of Canada*. Il affirme ouvertement que son œuvre vise « to infuse a spirit of Canadian nationality into the people generally — to mould the native born citizen, the Scotch, the English, and the Irish emigrant into a compact whole [...] » ». Et McMullen a confiance dans l'avenir de cette « nationalité ». Selon lui, « the present condition of Canada points to a future national greatness of no ordinary magnitude [...]»<sup>52</sup> ».

Quelques années plus tard, c'est au tour du ministre méthodiste Edward Hartley Dewart, essayiste et poète, de publier la première anthologie de poésie canadienne (anglaise) : *Selections from Canadian Poets* (1864). Dans son introduction, Dewart en appelle à la formation d'une littérature nationale canadienne (anglaise) puisque :

A national literature is an essential element in the formation of national character. It is not merely the record of a country's mental progress: it is the expression of its intellectual life, the bond of national unity, and the guide of national energy. It may be fairly questioned, whether the whole range of history presents the spectacle of a people firmly united politically,

without the subtle but powerful cement of a patriotic literature. On the other hand, it is easy to show, that, in the older countries of the world, the names of distinguished poets, enshrined in the national heart, are the watchwords of national union; and it has become a part of the patriotism of the people to honour and love their memory. [...] the almost universal absence of interest and faith in all indigenous literary productions, and the undisturbed satisfaction with a state of things, that, rightly viewed, should be regarded as a national reproach<sup>53</sup>.

Dewart divise sa sélection en trois sections : la poésie à saveur religieuse (32 poèmes), la poésie descriptive et nationale (59 poèmes) et les poèmes divers (81 poèmes). Des 59 poèmes inclus dans la section intitulée « Descriptive and National », les deux tiers portent sur la nature. Ce n'est guère surprenant puisque l'identité canadienne (anglaise) a été d'abord et très longtemps définie par rapport à la géographie<sup>54</sup>. Des dix-neuf poèmes « nationaux », trois concernent le passé. Ces derniers portent sur des événements / personnages clés de l'histoire canadienne : « Jacques Cartier » de Thomas d'Arcy McGee, « Brock » et « The Plains of Abraham » de Charles Sangster (le poète canadien préféré de Dewart). L'identité nationale et la mémoire commencent alors à se cristalliser. Ainsi, deux poèmes mentionnent la présence des Canadiens français. Ce n'est probablement pas un hasard si « Jacques Cartier » côtoie « The Plains of Abraham » : la Nouvelle-France naît et meurt dans le recueil : les Français ont peut-être « fondé » le pays, mais les Canadiens français ont été conquis. Il faut ici rappeler que l'identité haut-canadienne se développe à cette époque en opposition à l'ingérence des Canadiens français dans la politique haut-canadienne, surtout en matière de religion. C'est en effet durant les années 1850 et 1860 que George Brown et les Clear Grits s'attaquent à la

trop grande influence que les Canadiens français ont, selon eux, sur le gouvernement de l'Union, influence qui permet, entre autres choses, de maintenir les conservateurs de John A. Macdonald au pouvoir et de garantir la survie des écoles catholiques séparées que les Haut-Canadiens protestants veulent voir disparaître<sup>55</sup>. La mémoire haut-canadienne ne se structure donc pas autour d'une idée de collaboration positive entre anglophones et francophones<sup>56</sup>. L'avenir du Canada est clairement britannique. Aucune référence n'est vraiment faite aux Canadiens français. Comme s'ils n'existaient pas<sup>57</sup>. Pour ce qui est de la présence du poème « Brock », le général anglais qui a défendu (au prix de sa vie) le Haut-Canada en 1812, elle rappelle l'importance de cette guerre dans l'imaginaire haut-canadien.

L'appel de Dewart visant la création d'une littérature nationale trouve un écho dans l'œuvre romanesque de Rosanna Leprohon. Dans la préface de son roman *Antoinette de Mirecourt*, Leprohon se dit heureuse de l'émergence d'une littérature nationale au Canada et encourage les Canadiens anglais à participer à son développement. Plus encore, elle soutient qu'elle serait satisfaite de son roman même s'il n'avait d'autre mérite que de participer à l'émergence de cette littérature nationale : « satisfied that if ANTOINETTE DE MIRECOURT possesses no other merit, it will, at least, be found to have that of being essentially Canadian<sup>58</sup> ». Même Susanna Moodie, l'auteure de *Roughing It in the Bush; or, the Life in Canada* (1852) et de *Life in the Clearings versus the Bush* (1853), qui avait eu tant de difficultés à s'intégrer à son nouvel environnement durant les années 1830-1850, célèbre la nationalité canadienne (anglaise) dans l'introduction de la première édition canadienne de *Roughing It* (1871)<sup>59</sup>.

À partir de la décennie 1860, alors qu'une certaine identité nationale canadienne (anglaise) commence à prendre

forme, les Haut-Canadiens partent à la recherche d'un véritable mythe fondateur, la « victoire » de 1812 n'étant pas assez éclatante. Ce mythe devait projeter trois données fondamentales de leur identité, à savoir l'exclusion des Canadiens français dont on ne tient pas compte, l'indépendance face aux États-Unis et l'attachement au Royaume-Uni. Si l'avènement du gouvernement responsable devient un symbole politique et oriente toute une historiographie whig pendant un siècle environ<sup>60</sup>, les Haut-Canadiens / Ontariens en viennent progressivement à transformer l'arrivée des loyalistes en « mythe » fondateur. Les loyalistes du mythe n'ont rien à voir avec les vrais loyalistes. Leur expérience est purgée de ses sympathies américaines, purifiée de ses imperfections. L'exercice est d'autant plus facile que quatre-vingts ans séparent leur arrivée de la création du mythe. Qui pourra ou voudra le contredire ? Tout comme la Conquête dans le cas du Bas-Canada, le mythe est construit de manière à justifier l'existence nationale et légitimer les revendications politiques du Haut-Canada. D'abord, les Canadiens français sont absents. Ensuite, le mythe exprime clairement la volonté d'indépendance par rapport à la république voisine. Enfin, il permet la célébration du caractère britannique du Haut-Canada.

La publication de *U.E. A Tale of Upper Canada* par William Kirby en 1859, bien que le texte date de 1846, démontre le potentiel de l'événement comme mythe fondateur même s'il ne le définit pas. À y regarder de près, le mythe n'y est pas encore. Bien que la préface dise que le texte a été écrit en l'honneur des loyalistes, ces derniers n'apparaissent dans la narration qu'au chapitre quatre sous les traits du Ranger John. Ensuite, le rappel de la loyauté des loyalistes n'est repris que maladroitement dans les derniers vers du poème. Il semble que l'accent mis sur les loyalistes dans la préface et dans les dernières lignes du poème constitue un ajout mal

assorti au texte. Celui-ci porte en fait sur l'émigration de Britanniques en Amérique, rien de particulièrement original pour l'époque. Malgré tout, ce poème narratif est essentiel dans la construction ultérieure du mythe puisqu'il constitue la première expression claire d'un sentiment proloyaliste.

En fait, il faut attendre la publication en 1869 du livre de William Canniff intitulé *History of the Settlement of Upper Canada, with Special Reference to the Bay of Quinté* pour que le mythe prenne véritablement forme<sup>61</sup>. Canniff débute son ouvrage en dénonçant la glorification que les Américains font de leurs ancêtres et, inversement, la présentation malhonnête qu'ils font des loyalistes. Selon lui, ce ne sont pas les loyalistes qui ont défendu leurs intérêts personnels durant la Guerre d'Indépendance. Ce sont plutôt les rebelles américains qui se sont battus « only for money or plunder, or smuggled goods, or because they had not office ». Ainsi, sous sa plume, les James Otis, George Washington, Benjamin Franklin, John Adams et Richard Henry deviennent des êtres aigris qui se sont révoltés par dépit, tous s'étant vus refuser, ou ayant vu leurs proches se faire refuser, des emplois<sup>62</sup>. Inversement, Canniff soutient que les loyalistes ont agi en vaillants « conservators of peace against mobocracy<sup>63</sup> ». Leurs actions leur auraient été dictées par pur patriotisme envers leur roi et leur pays : « [they] gave up all — property, homes, friends, all the associations of a birth-place, rather than to bow the knee to Baal<sup>64</sup> ». Toutefois, Canniff prend garde de les dépeindre comme de serviles valets de la monarchie. La majorité des loyalistes reconnaissait la validité des revendications des rebelles américains tout en considérant que ces dernières devaient être satisfaites par la négociation, puisque le degré d'oppression que subissaient les coloniaux n'était pas suffisant pour justifier une rébellion<sup>65</sup>. Ce sont donc ces hommes patriotes et désintéressés, voulant demeurer sujets britanniques par

principe et prêts à tout perdre et à souffrir pour y arriver, qui auraient fondé le Haut-Canada.

L'édification du mythe est finalement complétée par Egerton Ryerson qui publie en 1880 un ouvrage intitulé *The Loyalists of America and their Times* (1880). Si la description que Ryerson fait des principes partagés et des sacrifices endurés par les loyalistes ressemble à celle de Canniff, son ouvrage est plus ambitieux en ce sens qu'il réintègre les loyalistes dans l'histoire de l'Amérique du Nord de 1620 (l'arrivée du *Mayflower*) jusqu'en 1816 (après la Guerre de 1812). Si sa perspective est davantage haut-canadienne pour la période qui suit la Révolution américaine, Ryerson se permet toutefois d'intégrer le Bas-Canada et les colonies maritimes dans son histoire des loyalistes. Cette sensibilité pancanadienne est nouvelle et sous-entend une volonté de créer une identité canadienne (anglaise) débordant des frontières du Canada central. Ainsi, le choix de faire de l'arrivée des loyalistes le mythe fondateur du Canada (anglais) dans la décennie 1860 s'est avéré judicieux puisque c'était en fin de compte le seul mythe qui pouvait devenir un mythe pancanadien après la Confédération. D'une part, il s'agissait du seul événement à portée identitaire ayant touché toutes les colonies qui se sont unies en 1867. Il aurait été par exemple difficile de transformer la Guerre de 1812 en mythe pancanadien puisque cette guerre n'a touché que le Haut-Canada ou presque<sup>66</sup>. D'autre part, le mythe loyaliste développé au Haut-Canada pouvait parfaitement s'arrimer au mythe loyaliste développé dans les Maritimes (surtout au Nouveau-Brunswick) depuis les années 1820<sup>67</sup>. Il ne s'agissait alors que d'intégrer l'expérience des loyalistes de toutes les colonies au sein d'un même récit, d'un même mythe.



## Se souvenir de demain

La période qui se situe entre 1837 et 1867 est une période charnière dans l'histoire du Canada. Des changements politiques, économiques et sociaux fondamentaux transforment alors les sociétés coloniales d'une manière indélébile. Cette époque est aussi caractérisée par l'émergence de deux nouvelles identités : l'identité canadienne-française et l'identité canadienne (anglaise). Ces deux nouvelles identités ont alors chacune besoin d'une légitimité que le présent ne leur fournit pas. C'est donc dans le passé que les architectes de ces identités la recherchent. L'édification des mémoires canadiennes durant la période de l'Union, à laquelle collaborent l'histoire et la littérature, se fait donc au même moment au sein des deux communautés et pour les mêmes raisons. Ces mémoires servent à légitimer un nouveau programme de société. Le passé que se racontent les Canadiens français et les Canadiens anglais est toutefois très différent puisqu'il ne sert pas à légitimer la même chose, la même identité.

Les deux nouvelles identités qui apparaissent après 1837 prennent la forme d'identités nationales plus ou moins rapidement. À cet égard, les Canadiens français sont en avance de quelque deux décennies sur les Canadiens anglais. Au moment où ces identités deviennent nationales, des « mythes » fondateurs sont créés. Ces derniers légitiment historiquement l'existence de ces nations. Au Canada français, les architectes de l'identité nationale fondent la légitimité de la nation dans le passé en mettant l'accent sur la Conquête comme mythe fondateur. La nation canadienne-française a survécu à 1759 et doit lutter pour sa survie puisque, comme le rappelle Garneau, « la nationalité [...] n'est pas un fruit artificiel ; c'est le don de Dieu ; personne ne peut l'acquérir, et il est impossible de la perdre<sup>68</sup> ». Au Canada anglais, la situation est plus complexe. Après avoir hésité, on en vient finalement à définir le

mythe loyaliste. La construction de ce mythe a l'avantage de justifier l'existence du Canada par rapport aux États-Unis en exaltant la supériorité de l'identité britannique dont les Canadiens anglais sont les héritiers.

Il faut bien voir qu'il n'y a rien de vrai, de faux ou d'évident dans les diverses mémoires construites au XIX<sup>e</sup> siècle. Rien ne rendait leur structuration inévitable ou prévisible. Par exemple, si la rébellion de 1837 avait réussi (le pouvait-elle ?), la Conquête n'aurait jamais acquis l'importance qu'elle a eue dans la mémoire des Canadiens français. Inversement, si les Britanniques avaient véritablement vaincu les Américains en 1812, la création du mythe loyaliste n'aurait pas été nécessaire. En fait, il faut voir dans ces mémoires une description de la société, de ce qu'elle est, de ce qu'elle devrait être en fonction de son existence présente. L'idée voulant qu'il faille connaître d'où on vient pour savoir où on va est étrangère au XIX<sup>e</sup> siècle canadien. Pour nos ancêtres, il fallait savoir où on allait pour déterminer d'où on venait. Il fallait se souvenir de demain.

---

## NOTES

<sup>1</sup> La rédaction de cet article a été rendue possible grâce au soutien financier du CRSH et du FCAR. Nous voulons également remercier Jean-François Constant, Sophie Coupal et Isabelle Ducharme qui ont commenté une version préliminaire de ce texte ainsi que les évaluateurs anonymes de *Mens* pour leurs judicieux conseils.

<sup>2</sup> Sir Charles Lucas, dir., *Lord Durham's Report on the Affairs of British North America*, tome 2, *The Report*, Oxford, Clarendon Press, 1912, p. 294.

<sup>3</sup> Nous devons à Bernard Andrès d'avoir mis à jour le patrimoine littéraire « canadien » d'avant les rébellions. Voir *Écrire le Québec : de la contrainte à la contrariété. Essai sur la constitution des Lettres*, Montréal, XYZ, 1990, 225 p. ; « Le texte embryonnaire ou l'émergence du littéraire au Québec : 1764-1815 », *Québec Studies*, vol. 15 (1992-1993), pp. 67-76 ; Bernard Andrès et Marc-André

Bernier, dir., *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, 509 p. Le premier recueil de poésie française de la colonie est l'œuvre de Michel Bibaud : *Épîtres, satires, chansons, épigrammes, et autres pièces de vers* (1830). James Huston a réalisé une première anthologie littéraire du Canada français en 1848 (*Le Répertoire national ou recueil de littérature canadienne*, Montréal, Lovell & Gibson, 1848, 4 vol.). Plus récemment, Yolande Grisé et Jeanne d'Arc Lortie ont rassemblé toute la poésie publiée dans la colonie de 1606 à 1867 (*Les textes poétiques du Canada français (1606-1867)*, Montréal, Fides, 1987, 12 vol.). La poésie publiée de 1806 à 1837 a été regroupée dans les volumes 2-3 de cette compilation. Tous les poèmes mentionnés ci-après en ont été tirés (sauf indication contraire).

<sup>4</sup> Voir Joseph Quesnel, *Colas et Colinette ou Le bailli dupé : comédie en trois actes, et en prose, mêlée d'ariettes* (1788) reproduite dans *Le Répertoire national*, vol. 1, pp. 7-56 ; *L'Anglomanie ou Le dîner de l'Anglaise : comédie en un acte et en vers* (écrite en 1802 mais non publiée) reproduite dans *La barre du jour*, n<sup>os</sup> 3-5 (1965), pp. 117-141 ; l'opéra *Lucas et Cécile : comédie mêlée d'ariettes* (1808), Saint-Nicolas, Doberman-Yppan, 1992, 69 p. ; Pierre Petitclair, *Griphon ou La vengeance d'un valet : comédie en trois actes*, Québec, W. Cowan, 1837. Sur le théâtre au Bas-Canada, voir André G. Bourassa, « Le temps des révoltes. Le théâtre au Québec, 1825-1849 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 13, n<sup>o</sup> 1 (automne 2004), pp. 149-177 ; Leonard E. Doucette, *Theatre in French Canada: Laying the Foundations 1606-1867*, Toronto, University of Toronto Press, 1984, pp. 54-77 (pour Quesnel), 91-103 (pour les *Comédies du statu quo*), 116-121 (pour Petitclair) ; David M. Hayne, « Le théâtre Joseph Quesnel », dans Paul Wyczynski *et al.*, dir., *Archives des lettres canadiennes*, tome V : *Le théâtre canadien-français*, Ottawa, Fides, 1976, pp. 109-117 ; Jean-Claude Noël, « Le théâtre de Pierre Petitclair », dans *ibid.*, pp. 127-136.

<sup>5</sup> Par exemple, Jacques Viger aurait accumulé avant les rébellions différents textes, dont certains ayant une valeur historique, dans ce qu'il appelait sa « saberdache ». Fernand Ouellet a soutenu qu'on ne doit pas confondre cette « saberdache » d'avant les rébellions avec la *Saberdache rouge* et la *Saberdache bleue* qui datent d'après les rébellions. À ce sujet, voir « Inventaire de la Saberdache de Jacques Viger », *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec*, vol. 36-37 (1955-1956, 1956-1957), pp. 34-36. D'un autre côté, comme nous le rappelle Yvan Lamonde, le docteur Jacques Labrie aurait travaillé à la rédaction d'un manuscrit avant 1831 et Joseph-François Perrault a publié son *Abrégé d'histoire du Canada* entre 1832 et 1836. À ce sujet, voir « "L'ombre du passé" : François-Xavier Garneau et l'éveil des nationalités », dans Gilles Gallichan, Kenneth Landry et Denis St-Jacques, dir., *François-Xavier Garneau. Une figure*

*nationale*, [s.l.], Nota Bene, 1998, pp.62-63 ; Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, Montréal, Fides, 2001, pp. 174-175. À cela on peut ajouter la vingtaine de poèmes historiques que François-Xavier Garneau signe dans *Le Canadien* durant l'année 1837.

<sup>6</sup> Nous partageons ainsi en partie l'interprétation de Fernand Dumont pour qui la nation canadienne-française, nation qui se définit essentiellement en termes culturels, apparaît après les rébellions (voir *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal Compact, 1996, pp. 155-236). Cet effort de construction de la nation ne sera véritablement achevé qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous adoptons donc une perspective moderniste selon laquelle les « nationalités », ou les « nations », sont « des constructions sociales issues d'un immense travail de mobilisation politique » : Gérard Noiriel, *État, nation et immigration. Vers une histoire du pouvoir*, Paris, Belin, 2001, p. 117. Sur la construction des nations, voir, entre autres, Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York, Verso, 1991 (1983), 224 p., et Anne-Marie Tiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1999, 307 p.

<sup>7</sup> Cette phrase a généralement été comprise de manière littérale depuis sa publication. C'est aussi dans ce sens que nous la prenons pour les besoins de cet article. Néanmoins, ce n'est pas nécessairement la meilleure façon de l'interpréter. Par cette affirmation, lord Durham ne critique pas essentiellement l'absence d'œuvres littéraires ou historiques dans la colonie. Sa critique est beaucoup plus fondamentale. Pour bien en saisir la teneur, il faut la remettre dans son contexte idéologique. Lord Durham est un whig. Or, pour les whigs, l'histoire se définit comme une marche vers la liberté (au sens de l'émancipation des individus). John Stuart Mill explique d'ailleurs que « the only unfailing and permanent source of improvement is liberty, since by it there are as many possible independent centers of improvement as there are individuals. The progressive principle, however, in either shape, whether as the love of liberty or of improvement, is antagonistic to the sway of Custom, involving at least emancipation from that yoke; and the contest between the two constitutes the chief interest of the history of mankind. The greater part of the world has, properly speaking, no history, because the despotism of Custom is complete » (« On Liberty » (1859) dans *On Liberty and other Essays*, Oxford, Oxford University Press, 1991, p. 78. Pour une interprétation critique de cette approche, on consultera Sir Herbert Butterfield, *The Whig Interpretation of History*, Londres, Bell, 1951, 132 p.). C'est dans ce cadre que l'affirmation de Durham prend tout son sens. Si les Canadiens français n'ont pas d'histoire, ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas de passé. C'est qu'ils y sont trop

attachés. Lord Durham les accuse essentiellement d'être enchaînés à leurs traditions, d'être soumis à leurs coutumes. Bref, il les accuse d'être les esclaves de leur héritage. Selon lui, cet asservissement au passé s'explique par la survie de la langue et des institutions françaises dans la colonie, deux éléments qui empêchent les Canadiens français de penser la liberté. C'est donc de l'asservissement au passé qu'il veut les libérer par l'assimilation (voir Michel Ducharme, « L'État selon lord Durham. Liberté et nationalité dans l'Empire britannique », *Cahiers d'histoire*, vol. XVIII, n° 2 (automne 1998), pp. 55-57. Pour une analyse complémentaire utilisant le progrès plutôt que la liberté comme base d'analyse, voir Jean-Paul Bernard, « La réplique de Garneau à Lord Durham : un peuple "sans histoire" ou sans avenir ? », dans Gallichan, Landry et St-Jacques, dir., *François-Xavier Garneau*, pp. 195-221).

<sup>8</sup> Jusque dans les années 1840, l'appellation de « nation canadienne » sert d'abord à désigner les Canadiens d'origine française. À partir des années 1840, ces derniers commencent à s'appeler « Canadiens français » alors que les sujets britanniques commencent progressivement à s'appeler « Canadiens ». Afin de bien distinguer ces deux groupes, nous parlons des « Canadiens anglais » pour désigner les membres du second groupe et ce, même s'il s'agit d'un anachronisme. Cette expression ne désigne alors que les habitants anglophones des deux Canadas. Les habitants des Maritimes ne sont pas et ne se perçoivent pas comme des « Canadiens » avant la Confédération.

<sup>9</sup> Évidemment, pour lord Durham, les colons britanniques ne forment pas un groupe distinct au sein de l'Empire (comme les Canadiens français). Ils sont tout simplement des Britanniques. La littérature britannique est donc la leur. Et comme ils partagent les principes « whigs » quant à la liberté individuelle, ils ont une histoire. Il nous semble néanmoins plus intéressant, du point de vue de la construction d'une identité et d'une mémoire nationales, de considérer les Canadiens anglais sur un pied d'égalité avec les Canadiens français. À cet égard, nous pouvons dire que les Canadiens anglais reçoivent en héritage, comme les Canadiens français, certains écrits comme les récits de voyage et de la poésie, mais qu'ils n'ont pas davantage d'histoire et de littérature. Sur l'activité littéraire avant 1840, voir les articles de Victor G. Hopwood, « Explorers by Land to 1867 », et de Carl F. Klink, « Literary Activities in the Canadas 1812-1841 », dans Carl F. Klinck, dir., *Literary History of Canada. Canadian Literature in English*, Toronto, University of Toronto Press, 1976, vol. 1, pp. 19-53, 139-158.

<sup>10</sup> William Smith, *History of Canada*, Quebec, J. Neilson, 1815, 2 vol. Sur William Smith, on consultera J.M. Bumsted, « Smith, William », *Dictionnaire*

*biographique du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, vol. VII, pp. 884-887.

<sup>11</sup> Anna Jameson, *Winter Studies and Summer Rambles in Canada*, Londres, Saunders and Otley, 1838, vol. II, p. 237.

<sup>12</sup> Nous utilisons cette graphie plutôt inusitée puisqu'elle a l'avantage de mettre en lumière le fait que l'ambition des Canadiens anglais est alors de créer une nation « canadienne » tout en soulignant que, dans les faits, leur définition de la nation ne tient aucunement compte des Canadiens français.

<sup>13</sup> Sur le développement de l'historiographie canadienne-anglaise, voir Martin Brook Taylor, *Promoters, Patriots and Partisans. Historiography in Nineteenth-Century English Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1989, 294 p., et Kenneth N. Windsor, « Historical Writing in Canada to 1920 » dans Klinck, dir., *Literary History of Canada*, vol. 1, pp. 222-264.

<sup>14</sup> Cette distinction entre mémoire et histoire s'inspire des auteurs suivants : Jacques Le Goff, *Histoire et Mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 9-10 ; Olivier Mongin, « Les discordances de l'histoire et de la mémoire », *Esprit*, n<sup>os</sup> 266-267 (août-septembre 2000), p. 7 ; Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », dans *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, vol. 1, *La République*, pp. xix-xx ; Tzvetan Todorov, « La mémoire devant l'histoire », *Terrain*, vol. 25 (septembre 1995), pp. 101-112.

<sup>15</sup> Nora, « Entre Mémoire et Histoire », p. xix.

<sup>16</sup> Le cas canadien n'a rien de particulièrement original à cet égard. Le lien intime qui unit le développement de l'histoire et de la nation au XIX<sup>e</sup> siècle se retrouve dans la plupart des pays occidentaux. Michel Wieviorka affirme à cet égard que « l'histoire [...] rend compte en effet d'un passé qui est classiquement d'abord et avant tout celui de la nation. [...] L'histoire et la nation sont indémêlables, puissamment associées, et tout particulièrement dans les grands pays européens » (« Retours de mémoires », *Le monde des débats*, novembre 2000, pp. 10-12).

<sup>17</sup> Sur le lien entre mémoire et identité, voir Anthony Cohen, *The Symbolic Construction of Community*, Londres & New York, Ellis Horwood Limited, 1985, pp. 99-101 ; Alan Gordon, *Making Public Pasts: The Contested Terrain of Montreal's Public Memories, 1891-1930*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2001, p. 3, et Pierre Nora, « L'ère des commémorations », dans *Les lieux de mémoire*, vol. 3, tome 3, pp. 966-1017, cité dans Caroline-Isabelle Caron, *Se créer des ancêtres. Les écrits historiques et généalogiques des de*

*Forest et des Forest d'Amérique du Nord, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*, thèse de doctorat (histoire), Université McGill, 2001, p. 43.

<sup>18</sup> Nous abordons simultanément le Canada français et le Canada anglais comme l'ont fait H. V. Nelles (*The Art of Nation-Building: Pageantry and Spectacle at Quebec's Tercentenary*, Toronto, University of Toronto Press, 1999), Alan Gordon (*Making Public Pasts*, 2001), Colin Coates et Cecilia Morgan (*Heroines and History: Representations of Madeleine de Verchères and Laura Secord*, Toronto, University of Toronto Press, 2002) et Ronald Rudin (*Founding Fathers: The Celebration of Champlain and Laval in the Streets of Quebec, 1878-1908*, Toronto, University of Toronto Press, 2003). Plus généralement, pour une comparaison des ambitions nationales des Canadiens français et anglais au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, voir Sylvie Lacombe, *La rencontre de deux peuples élus*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2002.

<sup>19</sup> Cette manière de présenter le discours patriote comme relevant de l'idéologie républicaine est relativement nouvelle. Louis-Georges Harvey a été le premier à adopter ce cadre d'analyse dans sa thèse de doctorat défendue à l'Université d'Ottawa en 1990 et intitulée *Importing the Revolution: The Image of America in French-Canadian Political Discourse 1805-1837*. Cette thèse a ensuite été publiée sous le titre : *Le Printemps de l'Amérique française. Américanité, anticolonialisme et républicanisme dans le discours politique québécois, 1805-1837* (Montréal, Boréal, 2005). De son côté, Allan Greer a analysé l'aspect républicain du mouvement patriote, tant au niveau du discours qu'au niveau de l'organisation locale, dans son ouvrage intitulé : *The Patriots and the People. The Rebellion of 1837 in Rural Lower Canada* (Toronto, University of Toronto Press, 1993, pp. 120-152, 219-257). Pour un résumé de l'idéologie patriote dans le cadre du républicanisme, voir Michel Ducharme, *Aux fondements de l'État canadien. La liberté au Canada de 1776 à 1841*, thèse de doctorat (histoire), Université McGill, 2005, pp. 184-248. Cette interprétation républicaine diffère de celle d'Yvan Lamonde et de Marcel Bellavance, pour qui les Patriotes véhiculaient un discours libéral et national (Lamonde, *Histoire sociale des idées*, vol. 1, pp. 121-279 ; Bellavance, *Le Québec au siècle des nationalités (1791-1918). Essai d'histoire comparée*, Montréal, vlb éditeur, 2004). Inversement, elle se rapproche des interprétations marxistes plus anciennes qui mettaient l'accent sur l'aspect radical et/ou démocratique du discours patriote, encore que ce courant historiographique s'inspire davantage des travaux des historiens du monde atlantique, comme J.G.A. Pocock, que des théories marxistes (pour deux interprétations marxistes marquantes, voir Stanley-Bréhaut Ryerson, *Unequal Union: Confederation and the Roots of Conflict in the Canadas, 1815-1873*, Toronto, Progress Books, 1968, pp. 29-133 ; Gilles Bourque, *Question nationale et*

classes sociales au Québec, 1760-1840, Montréal, Parti Pris, 1970, pp. 121-279). Évidemment, toutes ces interprétations qui donnent une allure républicaine, démocratique ou libérale aux discours patriotes se trouvent à l'opposé de l'interprétation de Fernand Ouellet, pour qui les Patriotes cachaient leur dessein d'établir une société d'Ancien Régime sur les rives du Saint-Laurent derrière un discours démocratique et libéral (*Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850 : structures et conjoncture*, Montréal, Fides, 1966, pp. 433-435 ; *idem*, « Les insurrections de 1837-38 : un phénomène social », *Histoire sociale / Social History*, vol. 1, n° 2 (1968), pp. 72-73). Cette dernière interprétation a été contestée aussi bien par les marxistes ci-haut mentionnés que par les nationalistes qui ont défendu les revendications nationales des Patriotes contre les revendications nationales des Britanniques (pour des interprétations nationalistes, voir Maurice Séguin, *L'idée d'indépendance au Québec. Genèse et historique*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1967, pp. 13-34 ; André Lefebvre, *La Montreal Gazette et le nationalisme canadien (1835-1842)*, Montréal, Guérin, 1970). Pour un survol historiographique de la question, voir Jean Paul-Bernard, dir., *Les rébellions de 1837-1838. Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal, Boréal Express, 1983 ; Jean-Marie Fecteau, « Lendemain de défaite : les Rébellions comme histoire et mémoire », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, n° 1 (1998), pp. 19-28.

<sup>20</sup> Au cours de la décennie 1830, les hommes politiques du Bas-Canada (Louis-Joseph Papineau en tête) réinterprètent l'évolution constitutionnelle de la province de manière à décrier la politique métropolitaine, qui ne respecte pas le contrat social, pour mieux justifier leur opposition aux deux conseils et au gouverneur et, plus tard, leur rébellion. Bien que la position de ces politiciens au regard du passé mérite d'être étudiée, cet article ne traite que des auteurs qui s'occupent d'histoire et de littérature.

<sup>21</sup> La rhétorique de la liberté et de l'égalité est omniprésente dans les écrits de la décennie 1830. Sur Louis-Joseph Papineau, voir, entre autres : « Couplets en l'honneur de la St. Jean Baptiste » (1835) de Napoléon Aubin ainsi que les divers poèmes intitulés « À l'hon. L.J. Papineau » de Joseph Édouard Turcotte (1835), d'un auteur inconnu (1835) et de Joseph-Guillaume Barthe (1838). Sur le choléra, voir « Un mal affreux du bord oriental » (1832) de Louise Amélie Panet ; « Élégie sur les ravages du choléra à Montréal en juin 1832 » (1832), « Les ravages du choléra » (1832), « Plaintes des petits émigrés orphelins » (1832), « Tu fuis enfin fatale année » (1832) d'auteurs inconnus. Sur le massacre de mai 1832, voir « Anniversaire du Vingt-et-un Mai » (1833) d'un auteur inconnu ; « L'anniversaire du grand meurtre (21 mai 1834) » de J. É. Turcotte ; « Le Vingt-un Mai, Quatrième Anniversaire » (1836) de James



Phelan. Pour une analyse des divers thèmes abordés par les poètes durant cette période, voir Jeanne d'Arc Lortie, *La poésie nationaliste au Canada français, 1606-1867*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, pp. 202-222.

<sup>22</sup> Sur Salaberry, voir « Le voltigeur. Souvenirs de Chateauguay » (1831) d'un auteur inconnu ; « Le Canadien. Chanson » (1832) d'un auteur inconnu ; « À Salaberry » (1835) de Phelan. Sur Iberville, voir « Le héros canadien » (1828) de Michel Bibaud. Il est à noter que les auteurs mélangent tous ces événements glorieux de l'histoire canadienne eu égard aux faits et à la chronologie. Par exemple, Iberville et Salaberry sont jumelés dans « Satire contre l'ignorance » (1819) de Bibaud. Carillon et Salaberry sont juxtaposés dans « La liberté, la patrie et l'honneur. Chanson » (1834) d'un auteur inconnu. Carillon, Lacolle et Châteauguay le sont dans « Où sont-ils les jours de notre gloire ? » (1840), également d'un auteur inconnu.

<sup>23</sup> Les Patriotes véhiculent un discours essentiellement civique qui se veut officiellement ouvert à tous les Bas-Canadiens. Dans les faits, il est plus juste de dire que les Patriotes sont ouverts à tous ceux qui partagent leurs idéaux. Néanmoins, dans l'ensemble et hormis quelques exceptions, leurs discours sont habituellement dénués de références culturelles. Ceci ne veut pas dire que les Patriotes ne s'intéressent pas à la culture. Ils n'ont simplement pas besoin d'articuler un projet autour de l'identité culturelle puisque le Bas-Canada est une colonie autonome peuplée en majorité de Canadiens d'origine française. En réclamant la souveraineté du peuple, les Patriotes réclament que le pouvoir appartienne à des politiciens qui soient d'origine française ou qui doivent obtenir l'appui de cette majorité. Autrement dit, le fait que les Canadiens d'origine française forment la majorité de la population rend inutile l'appel à des considérations culturelles durant les années 1830. Pour les principes d'exclusion articulés par les Patriotes, voir Ducharme, *Aux fondements de l'État canadien*, pp. 231-248.

<sup>24</sup> Voir « Hymne nationale » (1829) d'Isidore Bédard ; « À mes compatriotes » (1831) d'un Canadien ; « Avant tout je suis Canadien. Chanson » (1832) d'un auteur inconnu ; « Chant patriotique » (1834) d'un auteur inconnu ; « L'avenir » (1836) de François Réal Angers ; « L'insurrection » (1838) de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau.

<sup>25</sup> « Le Canadien en France » (1832) de François-Xavier Garneau.

<sup>26</sup> Voir, entre autres : « L'Insurrection » (1838) et « L'Union des Canadas » (1841) de Chauveau ; « Aux exilés politiques » (1838) de Romuald Cherrier ; « Le Bourreau » (1838), « À l'honorable M. l'Orateur Papineau » (1838), « Aux exilés politiques canadiens » (1838) et « Les douze martyrs de 1838 » (1840) de

Barthe, « Le Proscrit (Un Canadien errant) » (1842) et « Salut aux exilés » (1845) d'Antoine Gérin-Lajoie ; « Les exilés » (1841) de Garneau ; « Le Banni » (1839) et « L'aurore du premier jour de l'an » (1844) d'auteurs inconnus (les deux derniers poèmes sont tirés du *Répertoire national* de Huston).

<sup>27</sup> D'une manière générale, l'historiographie québécoise a tendance à minimiser la part de « britannicité » dans l'identité canadienne-française. Par exemple, les tenants de la thèse de l'américanité, hormis Yvan Lamonde, ne mentionnent rien à ce sujet. Ils préfèrent mettre en évidence l'aspect américain de la pensée des gens ordinaires et, inversement, l'influence française sur la pensée des élites qui travaillent à occulter l'américanité du peuple (voir Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000, pp. 99-157). Or, l'identité canadienne-française est fortement influencée par certains principes britanniques. Étienne Parent dans la décennie 1830 et Garneau dans son *Histoire du Canada* intègrent les institutions politiques britanniques dans la définition de leur identité, avec tout ce que cela implique comme principes intellectuels. La mise en valeur de cette britannicité est essentielle pour retrouver la véritable nature de l'identité définie par les élites canadiennes-françaises à la suite des rébellions ainsi que pour relativiser son aspect traditionaliste. Sur l'influence de la Grande-Bretagne sur l'identité canadienne-française, voir Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Éditions Nota Bene, 2001, pp. 167-199 ; Jocelyn Létourneau, *Le Québec, les Québécois : un parcours historique*, Montréal / Québec, Fides / Musée de la civilisation, 2004, 127 p. ; *idem*, *Que veulent vraiment les Québécois ? Regard sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2006, 180 p.

<sup>28</sup> Ducharme, *Aux fondements de l'État canadien*, pp. 163-170.

<sup>29</sup> Voir « Étrennes poétiques à nos Patrons » (1842) de Barthe et « Poésie du Jour de l'An » (1844) d'un auteur inconnu.

<sup>30</sup> Gérard Bouchard, « Une crise de la science historique. Anciens et nouveaux mythes fondateurs de l'imaginaire québécois », dans Stéphane Kelly, dir., *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 29.

<sup>31</sup> Voir Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, pp. 336-339 ; David M. Hayne, « Conquête providentielle et Révolution diabolique : une constante de la littérature québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle », dans Sylvain Simard, dir., *La Révolution française au Canada français*, Actes du colloque tenu à l'Université d'Ottawa du 15 au 17 novembre 1989, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, pp.

323-337, et Ramsay Cook, « Conquêtisme », dans *The Maple Leaf Forever. Essays on Nationalism and Politics in Canada*, Toronto, Macmillan of Canada, 1971, pp. 99-113.

<sup>32</sup> Pierre Bédard, *Le Canadien*, 4 novembre 1809 ; Louis-Joseph Papineau, « France et Angleterre. Discours électoral, 1<sup>er</sup> juillet 1820 », reproduit dans Yvan Lamonde et Claude Larin, dir., *Un demi-siècle de combats. Interventions publiques*, Montréal, Fides, 1998, pp. 42-45.

<sup>33</sup> Antoine Gérin-Lajoie, « Le jeune Latour », reproduit dans Huston, *Le Répertoire national*, vol. 3, pp. 5-49.

<sup>34</sup> François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, N. Aubin, 1845, tome 1, p. 20.

<sup>35</sup> Napoléon Bourassa, *Jacques et Marie. Souvenir d'un peuple dispersé*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1866, pp. 247-269.

<sup>36</sup> Pour cette idée de l'abandon de la France, voir Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin. Roman de mœurs canadiennes*, Montréal, John Lovell, 1853, p. 349 ; Octave Crémazie, « Le drapeau de Carillon », *Le journal de Québec*, le 1<sup>er</sup> janvier 1858 ; Joseph Marmette, *Charles et Eva* (1866), Montréal, Lumen, 1945, pp. 172-173.

<sup>37</sup> Pour une critique de la politique française, voir, outre son *Histoire du Canada*, « Observations sur le changement qui s'est opéré dans le caractère et dans les habitudes des Canadiens depuis qu'ils ont passé sous la domination britannique », *Journal de Québec*, le 25 mai 1844. À ce sujet, voir Marc Lebel, « François-Xavier Garneau et le caractère national des Canadiens », dans Gallichan, Landry et St-Jacques, dir., *François-Xavier Garneau*, pp. 223-241. Le texte de la conférence de Garneau est reproduit à la suite du texte de Lebel (pp. 247- 262).

<sup>38</sup> Sur la manière dont les premiers historiens ont présenté la Nouvelle-France, voir Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920 : la Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, 474 p.

<sup>39</sup> Sur l'École patriotique de Québec, voir Paul Wyczynski *et al.*, dir., *Archives des lettres canadiennes*, tome I, *Le Mouvement littéraire de Québec 1860*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1961, 349 p. Sur l'abbé Henri-Raymond Casgrain, voir le numéro spécial de la revue *Voix et images*, n<sup>o</sup> 65.

<sup>40</sup> Bellavance, *Le Québec au siècle des nationalités*, p. 170.

<sup>41</sup> Sur la notion de loyauté dans la politique haut-canadienne, voir David Mills, *The Idea of Loyalty in Upper Canada*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1988, 258 p. Le résultat de l'élection de 1836 au

Haut-Canada, que le lieutenant-gouverneur Francis Bond Head a fait porter sur la loyauté de la province, a bien démontré que les Haut-Canadiens tenaient à leur statut de sujets britanniques. Pour une analyse du vote de 1836, voir Paul Romney, « On the Eve of the Rebellion: Nationality, Religion and Class in the Toronto Election of 1836 », dans *Old Ontario. Essays in Honours of J.M.S. Careless*, Toronto, Dundurn Press, 1990, pp. 192-216.

<sup>42</sup> L'œuvre de Richardson est intéressante à cet égard puisque l'auteur est l'un des derniers à s'intéresser à l'alliance entre les Blancs et les Amérindiens. Dans le sixième chapitre de son *Canadian Brothers*, il souhaite clairement la fin des alliances militaires entre les deux groupes. Par la suite, il est clair que l'identité canadienne-anglaise se développe indépendamment des Amérindiens (qui sont exclus de la société). Pour la place des Amérindiens dans la mémoire collective canadienne (aussi bien française qu'anglaise), voir Patrice Groulx, *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 436 p., et Daniel Francis, *The Imaginary Indian: The Image of the Indian in Canadian Culture*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 1992, 258 p.

<sup>43</sup> Standish O'Grady, *The Emigrant, a Poem in Four Cantos*, Montréal, J. Lovell, 1841, pp. 63-64, 130 ; Susanna Moodie, *Roughing It in the Bush; or, the Life in Canada*, London, R. Bentley, 1852, vol. I, p. 30 ; Catharine Parr Traill, *Canadian Crusoes. A Tale of The Rice Lake Plains*, Londres, A. Hall, Virtue, 1852, p. 100 ; Samuel Strickland, *Twenty-Seven Years in Canada West; or, The Experience of an Early Settler*, Londres, Richard Bentley, 1853 vol. I, p. 8 ; Charles Sangster, *The St. Lawrence and the Saguenay and Other Poems*, Kingston, C.W., J. Creighton & J. Duff ; New York, Miller, Orton & Mulligan, 1856, pp. 33-34 ; William Kirby, *U.E. A Tale of Upper Canada*, Niagara, [s.é.] 1859, p. 30.

<sup>44</sup> Norman Knowles, *Inventing the Loyalists: Ontario Loyalist Tradition and the Creation of Usable Pasts*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, pp. 14-25.

<sup>45</sup> Jane Errington, *The Lion, the Eagle, and Upper Canada. A Developing Colonial Ideology*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1987, p. 5.

<sup>46</sup> Knowles, *Inventing the Loyalists*, p. 18.

<sup>47</sup> J.M. Bumsted, *Understanding the Loyalists. The Winthrop Pickard Bell Lectures in Maritime Studies 5*, Sackville, Center for Canadian Studies, Mount Allison University, 1986, p. 12. Dans les rares occasions où les loyalistes sont présentés, ce n'est pas nécessairement de manière très positive. Par exemple, dans *Roughing It in the Bush*, Susanna Moodie mentionne un loyaliste, le père de

« Uncle Joe », en le décrivant comme un profiteur et un ivrogne (Moodie, *Roughing It in the Bush*, vol. I, pp. 125-127).

<sup>48</sup> Sur la Guerre de 1812, voir Jameson, *Winter Studies and Summer Rambles in Canada*, vol. II, pp. 238-239 ; John Richardson, *Tecumseh; Or the Warrior of the West: A Poem, In Four Cantos, With Notes*, London, R. Glynn, 1828, 144 p. ; *idem*, *The Canadian Brothers; or the Prophecy Fulfilled. A Tale of the Late American War*, Montréal, A.H. Armour and H. Ramsay, 1840, 2 vol. ; O'Grady, *The Emigrant*, p. 66 ; Strickland, *Twenty-Seven Years in Canada West*, vol. II, pp. 253-254 ; Kirby, U.E. *A Tale of Upper Canada*, pp. 49-50, 135, 137-138, 144.

<sup>49</sup> La rébellion de 1837 apparaît pour certains comme l'ultime preuve de la loyauté de la population haut-canadienne. Voir O'Grady, *The Emigrant*, pp. 91-92 ; Moodie, « The Outbreak », dans *Roughing It in the Bush*, vol. II, pp. 183-209 ; Strickland, *Twenty-Seven Years in Canada West*, vol. II, pp. 259-67 ; Kirby, U.E. *A Tale of Upper Canada*, pp. 8, 23-8, 120-178 ; voir aussi : Catharine Parr Traill « The Interrupted Bridal: A True Story of the First Rebellion in the Colony », *Home Circle* (1849). Ce dernier texte a finalement été ajouté à *Backwoods in Canada* dans la version de 1929 (Toronto, McClelland & Stewart). Il aurait dû faire partie de la suite de *Backwoods in Canada* intitulée *Under the Pines*, livre que personne ne voulut éditer (cité dans Catharine Parr Traill, *I Bless You in My Heart: Selected Correspondence of Catharine Parr Traill*, p. 11).

<sup>50</sup> John Richardson constitue une exception. Il semble avoir été le premier à mentionner l'existence d'un « national character » canadien dès 1840 (*The Canadian Brothers*, vol. 1, p. 181). En 1842, il affirme vouloir infuser « a spirit of National Literature into his native land » dans son journal *New Era, Or Canadian Chronicle* (26 janvier 1842, p. 7, cité par Donald Stephens « Editor's Introduction », dans John Richardson, *The Canadian Brothers*, edited by Donald Stephens, Ottawa, Carleton University Press, 1992, p. liii). Toutefois, personne ne semble avoir repris cette idée avant la décennie 1850.

<sup>51</sup> Catharine Parr Traill à Frances Stewart, 17 janvier 1851, reproduit dans *I Bless You in My Heart: Selected Correspondence of Catharine Parr Traill*, Carl Ballstadt, Elizabeth Hopkins et Michael A. Peterman, dir., Toronto, University of Toronto Press, 1996, p. 65.

<sup>52</sup> John Mercier McMullen, *The History of Canada, from Its First Discovery to the Present Time*, Brockville, J. McMullen Publisher, 1855, préface.

<sup>53</sup> Edward Hartley Dewart, *Selection from Canadian Poets; With Occasional Critical and Biographical Notes, and an Introductory Essay on Canadian Poetry*, Montréal, John Lovell, 1864, pp. ix, x.

<sup>54</sup>L'importance donnée à la nature et à la géographie dans l'identité canadienne (anglaise) est centrale dès le XIX<sup>e</sup> siècle : Catharine Parr Traill, *The Backwoods of Canada: Being Letters from the Wife of an Emigrant Officer, Illustrative of the Domestic Economy of British America*, Londres, C. Knight, 1836, et *Canadian Crusoes*; Richardson, *The Canadian Brothers*; John Linton, *The Life of a Backwoodsman, or, Particulars of the Emigrant's Situation in Settling on the Wild Land of Canada*, Londres, Marchant Singer, 1843; Moodie, *Roughing It in the Bush*; Sangster, *The St. Lawrence and the Saguenay*; Mrs. Harry Coghill (Anna Louisa Walker), *Leaves from the Backwoods*, Montréal, John Lovell, 1862; Mrs. Frances Stewart, *Our Forest Home: Being Ex-tracts from the Correspondence of the late Frances Stewart*, Toronto, Presbyterian Print. and Pub. Co., 1889. La nature et la géographie demeurent des fondements de l'identité canadienne tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Pensons, entre autres, aux peintres du Groupe des Sept, à la thèse laurentienne de Donald Creighton, à la « garrison mentality » de Northrop Frye (*The Bush Garden. Essays on the Canadian Imagination*, Toronto, Anasi, 1971, p. 225) ou à l'analyse littéraire de Margaret Atwood (*Survival: A Thematic Guide to Canadian Literature*, Toronto, Anansi, 1972, pp. 45-67).

<sup>55</sup> Paul Romney, *Getting it Wrong. How Canadians Forgot Their Past and Imperilled Confederation*, Toronto, Toronto University Press, 1999, pp. 3-123.

<sup>56</sup> Dans les deux premières décennies suivant la Confédération, certains parleront d'une nation canadienne en termes plus inclusifs. Par exemple, Thomas D'Arcy McGee, un des pères de la Confédération, donne une conférence devant le Montreal Literary Club en novembre 1867 intitulée « The Mental Outfit of the New Dominion » au cours de laquelle il parle d'une nouvelle nationalité canadienne. Il ne fait alors pas de distinction entre les Canadiens anglais et les Canadiens français (la conférence est reproduite dans Thomas D'Arcy McGee, 1825 — D'Arcy McGee — 1925: *A Collection of Speeches and Addresses / Selected and Arranged by the Honourable Charles Murphy*, Toronto, Macmillan, 1937, p. 1-21). De son côté, Henry Morgan inclut les auteurs canadiens-français dans son *Bibliotheca Canadensis: Or a Manual of Canadian Literature* (Ottawa, G. E. Desbarats, 1867). De la même manière, voir Susanna Moodie, « A Contrast », dans *Roughing It in the Bush; or, the Life in Canada*, Toronto, Hunter Rose and Company, 1871, p. 15. Plus tard, les impérialistes arrivent à intégrer minimalement les Canadiens français dans leur vision nationale en mettant l'accent sur leur loyauté, leur conservatisme et leur origine normande (voir Carl Berger, *The Sense of Power: Studies in the Ideas of Canadian Imperialism, 1867-1914*, Toronto, University of Toronto Press, 1970, pp. 128-147). Toutefois, cette vision d'une nationalité « canadienne » ne s'impose pas au Canada anglais au XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, malgré ses prétentions pancanadiennes,

le nationalisme développé par les Canadiens anglais demeure fondamentalement canadien (anglais), même après 1867.

<sup>57</sup> Ce commentaire vaut pour les textes historiques. La position des Canadiens anglais à l'égard des Canadiens français est plus complexe dans la sphère politique où l'idée d'assimilation existe encore.

<sup>58</sup> Rosanna Leprohon, *Antoinette de Mirecourt, or, Secret Marrying and Secret Sorrowing: A Canadian Tale*, Montreal, Lovell, 1864, p. vi.

<sup>59</sup> Susanna Moodie, « Introduction », dans *Roughing It in the Bush* (1871), p. 19.

<sup>60</sup> William Kingsford, *The History of Canada*, Toronto, Rowsell & Hutchison, 1887-1898, 10 vol. ; Chester Bailey Martin, *Empire and Commonwealth. Studies in Governance and Self-Government in Canada*, Oxford, Clarendon Press, 1929, 358 p. ; *idem*, *Foundations of Canadian Nationhood*, Toronto, University of Toronto Press, 1955, 554 p.

<sup>61</sup> Pour une étude beaucoup plus détaillée de la création du mythe loyaliste au Haut-Canada et de l'importance des ouvrages de William Canniff et d'Egerton Ryerson (dont il sera question plus loin), voir Knowles, *Inventing the Loyalists*, chapitre 2.

<sup>62</sup> William Canniff, *History of the Settlement of Upper Canada, with Special reference to the Bay of Quinté*, Toronto, Dudley & Burns, 1869, p. 47.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>65</sup> *Ibid.*, pp. 51, 616-617.

<sup>66</sup> Il faut se rappeler qu'hormis la bataille de Châteauguay, le Bas-Canada est dans les faits peu touché par la guerre. Quant aux provinces maritimes (et à la Nouvelle-Angleterre), elles font l'impossible pour ne pas y participer. Voir Desmond Morton, *A Military History of Canada*, Edmonton, Hurtig Publishers, 1985, pp. 55-70 ; John Boileau, *Half-Hearted Enemies: Nova Scotia, New England and the War of 1812*, Halifax, Formac Pub., 2005, 176 p.

<sup>67</sup> Sur le développement du mythe loyaliste au Nouveau Brunswick, voir Murray Barkley, « The Loyalist Tradition in New Brunswick: the Growth and Evolution of an Historical Myth », *Acadiensis*, vol. IV, n° 2 (1975), pp. 3-45.

<sup>68</sup> Garneau fait sienne cette affirmation provenant de *De la philosophie catholique en Italie* dans *Histoire du Canada*, pp. 25-26.